

Quatorzième année, Numéro 29, printemps-été 2019, publiée en été 2019

Images nippones dans *Stupeur et tremblements* et *Métaphysique des tubes* d'Amélie Nothomb

RABIEE Maryam

Doctorante

Université Azad Islamique de Téhéran, Branche centrale

E-mail: Maryam_Rabiiee@yahoo.com

HAERI Shahla

Maître-assistante

Université Azad Islamique de Téhéran, Branche centrale

E-mail: Shahlahaeri@yahoo.com

(Date de réception: 29/12/2018 – date d'approbation: 10/07/2019)

Résumé

Le Japon est l'un des thèmes favoris d'Amélie Nothomb, écrivaine belge d'expression française. Cette étude nous révèle l'image que Nothomb a donnée du Japon dans « *Stupeur et tremblements* » et « *Métaphysique des tubes* ». Le Japon est pour elle à la fois objet de la fascination et frustration. L'intérêt et l'affection qu'elle porte à cette culture font que ces images sont tantôt véridiques et réalistes, tantôt subjectives. Pour pouvoir analyser ces images, nous avons procédé par l'étude comparative et imagologique. La romancière nous découvre une image complexe du Japon. D'un côté elle nous décrit son enfance idyllique et son éveil identitaire liée au plaisir dans « *Métaphysique des tubes* » tandis que d'un autre côté dans « *Stupeur et tremblements* », Nothomb critique la société japonaise sur certains aspects de la vie sociale. L'auteure nous décrit la marginalité de la femme japonaise dans une société fortement machiste. Derrière ce conflit apparent dans les romans de Nothomb sur le Japon, circule « l'idée de la compréhension mutuelle, le respect d'Autrui » (Tôth, 2010: 90).

Mots-clés: Amélie Nothomb, Japon, l'Image Nippone, Imagologie, Femme Japonaise, Société Japonaise.

Le Japon... En 1887, Pierre Loti aborde déjà le sujet sous une forme littéraire avec *Madame Chrysanthème*, Paul Claudel avec *Cent phrases pour éventails* s'y attache en 1926 et Roland Barthes tente de le décrypter dans *L'empire des signes* en 1970. Dans la littérature contemporaine de fiction francophone, Amélie Nothomb s'est consacrée au Japon et à la culture nipponne dans plusieurs de ses œuvres. L'écrivaine belge qui a passé son enfance au Japon, publie des romans qui racontent son expérience du pays. Ses romans suscitent un grand engouement auprès d'un public divers, appartenant à des classes sociales et à des groupes d'âges différents. La romancière connaît un immense succès francophone et même mondial depuis 1992, soit depuis la publication de son premier roman *Hygiène de l'assassin*. Selon Amanieux (2005: 23), « Elle est l'une des écrivaines les plus prolifiques et l'une des grandes figures de la littérature francophone. ».

C'est surtout dans *Stupeur et tremblements* (1999) et *Métaphysique des tubes* (2000), qu'elle décrit le Japon comme elle l'a connu. Ce pays est pour elle tout à la fois objet de fascination et de frustration. L'intérêt et l'affection qu'elle porte à cette culture font que ces images sont tantôt véridiques et réalistes et tantôt subjectives. Pour pouvoir analyser ces images, nous avons procédé par l'étude comparative et imagologique. Selon Daniel-Henri Pageaux (1995), « L'imagologie c'est l'étude des images ou la représentation de l'étranger par un regard étranger. ». Avec une étude imagologique, nous avons essayé de trouver la représentation nipponne dans les œuvres de Nothomb, elle même belge et étrangère. Nous avons constaté que dans la plupart des romans nothombiens, les images du Japon sont fréquentes: la culture, le climat, la nourriture, la femme, la beauté, les mœurs japonaises, etc.

Les deux œuvres que nous avons étudiées ont été écrites à un an d'intervalle et dans des situations différentes: *Stupeur et tremblements* en 1999 et *Métaphysique des tubes* en 2000. L'intrigue n'est pas la même, le regard de l'auteure a changé. Dans cette recherche, nous avons essayé de voir si ces images sont semblables dans les deux romans ou si elles ont

évolué selon l'exigence du récit et de la narration. Quelle est la part de l'objectivité des images et de la subjectivité de l'auteure? Nous nous sommes spécialement basée sur cinq images représentatives: la femme, les mœurs, la ville, les personnages et la beauté japonaise.

1- La femme japonaise

Dans *Stupeur et tremblements*, Amélie Nothomb se fait le porte-parole de la femme japonaise et décrit la condition des femmes nippones au Japon. Nombreuses sont les pages qui en parlent. Selon Nothomb, être femme au Japon, c'est devoir résister à « tant de corsets physiques et mentaux, à tant de contraintes, d'écrasements, d'interdits absurdes, de dogmes, d'asphyxie, de désolations, de sadisme, de conspiration du silence et d'humiliations [...] ». (Nothomb, 1999: 93). Elle admire cette capacité extraordinaire et surhumaine de la femme japonaise. Nous voyons dans ce roman comment, à cause de ses continuelles gaffes et de sa personnalité trop occidentale aux yeux des Japonais, on lui confie des tâches de plus en plus humiliantes. Dans la compagnie où elle est embauchée, malgré ses diplômes et ses compétences, elle est réduite à nettoyer les sanitaires. Elle avait fait des études pour apprendre le japonais, et ses supérieurs lui interdisent de parler cette langue dont elle est si fière pendant le travail, puisqu'elle risque d'offenser les interlocuteurs de la compagnie qui trouveraient suspecte la présence d'une occidentale parlant leur langue. Une femme occidentale, qui a du caractère et des compétences linguistiques et académiques n'est pas la bienvenue dans la société machiste japonaise. Nothomb subit ces mauvais traitements tout le long de son travail et éprouve une colère envers la société japonaise. Le passage suivant résume bien le statut de la femme japonaise et le rôle qu'on lui accorde dans la société:

« Si tu ris, tu ne seras pas distinguée », « si ton visage exprime un sentiment, tu es vulgaire », « si tu mentionnes l'existence d'un poil sur ton corps, tu es immonde », « si un garçon t'embrasse sur la joue en

public, tu es une putain », « si tu manges avec plaisir, tu es une truie »,
« si tu éprouves du plaisir à dormir, tu es une vache », « n'espère pas
jouir, car ton plaisir t'anéantirait. ». (Nothomb, 1999: 122-123)

Cette beauté obligée, durement acquise et inutile, panique les femmes non mariées, telle Fubuki, à partir d'un certain âge. Le sacrifice pour le mari et les enfants, les interdits et le corset des conventions pour le corps auxquelles elle est soumise sont successivement traités par la narratrice. Elle le décrit avec un ton tantôt sérieux, tantôt emphatique. Notons que le personnage de Fubuki ne correspond pas aux stéréotypes attachés à la femme japonaise. « Elle était svelte et gracieuse à ravir [...] Fubuki incarnait à la perfection la beauté nippone [...] cette silhouette immense [...] était destiné[e] à dominer le monde. » (Nothomb, 1999, p. 15). La narratrice est fascinée par son physique élancé et gracieux, un physique en contraste avec sa nature dure, traditionnelle et rigide. Fubuki est grande, et a confiance en elle, elle est efficace dans son travail et intimide Monsieur Saito son supérieur. Il y a beaucoup de détails vrais, mais on y rencontre le risque de renforcer des stéréotypes et de donner une image fausse. Les descriptions de la narratrice se réfèrent à un temps déjà ancien de la condition féminine japonaise et les choses ont évolué depuis.

2- La beauté japonaise

Nothomb est influencée par la culture japonaise qui donne de l'importance à l'apparence et à la beauté:

Toute beauté est poignante, mais la beauté japonaise est plus poignante encore. D'abord parce que ce teint de lys, ces yeux suaves, ce nez aux ailes inimitables, ces lèvres aux contours si dessinés, cette douceur compliquée des traits ont déjà de quoi éclipser les visages les plus réussis. Ensuite parce que ses manières la stylisent et font d'elle une œuvre d'art inaccessible à l'entendement. (Nothomb, 1999: 92-92).

Le fait d'apprécier la beauté signifie « être japonaise » pour Nothomb et elle l'accepte avec passion:

J'étais japonaise, [...] Etre japonaise consistait à s'empiffrer des fleurs exagérément odorantes du jardin des fleurs de pluie, à s'asseoir au bord de l'étang de pierre, à prolonger en son cœur le chant mystique du vendeur de patates douces qui traversait le quartier à la tombée du soir. (Nothomb, 2000: 57)

Admirant le vieux « nippon », Nothomb le présente par le visage de deux femmes japonaises et la noblesse de leur nature. La première Japonaise incarnant le vieux Japon est Kashima-san, dans *Métaphysique des tubes*, la deuxième gouvernante de la famille Nothomb dans leur demeure de Shukugawa: « elle avait une cinquantaine d'années et était d'une beauté aussi aristocratique que ses origines », « ses traits d'une finesse parfaite et sa maigreur hautaine inspiraient le respect. » (Nothomb, 2000: 53). La narratrice considère Kashima-san comme « une vraie Japonaise du passé » ou « Nippone du temps jadis » (Nothomb, 2000: 148). La deuxième femme est Fubuki Mori: « Fubuki incarnait à la perfection la beauté nippone, à la stupéfiante exception de sa taille. Son visage l'apparentait à « l'œillet du vieux Japon », symbole de la noble fille du temps jadis. » (Nothomb, 1999: 15).

Dans les romans nothombiens, les femmes et les paysages sont le symbole de la beauté. Contrairement à leur physionomie lisse, mince, idéalisée, les Japonaises décrites par la romancière ont des comportements monstrueux et répugnants, comme si la noirceur les rendait encore plus belles. Ces femmes sublimes sont associées au vieux « nippon ».

La sensibilité de Nothomb s'éveille par la tempête de neige qui a sévi le jour de la naissance de Mademoiselle Mori, et a inspiré son prénom « tempête de neige »: « N'était-il pas normal que cette superbe jeune femme fût née le jour où la beauté du ciel s'abattait sur la beauté de la terre? » (Nothomb, 1999: 26). Ces deux belles femmes ont toutes les deux un

comportement sec vis-à-vis de Nothomb: l'une, à cause de son passé difficile avec la guerre et les étrangers, et l'autre, à cause de la pression professionnelle et de l'impression d'avoir été trahie par Amélie. Malheureusement pour cette dernière, ces deux femmes projettent un ressentiment profondément enraciné dans la société japonaise. Par-là, la narratrice montre le côté sombre du Japon. En effet, l'image de ces femmes japonaises dévoile celle d'un Japon à deux faces: celle de l'ombre et celle de la lumière. Malgré les comportements durs, Amélie adore la beauté de ces femmes – incarnations de son pays natal – et essaie de s'intégrer dans la société japonaise, par amour pour son « vieux Japon ».

La belle nature du Japon provoque souvent les réminiscences de l'enfance paradisiaque de la romancière. Par exemple, dans *Stupeur et tremblements*, lorsque la narratrice voit son chef Monsieur Saito gaspiller une grande quantité de papier, elle écrit: « j'imaginai les forêts du Japon de mon enfance, érables, cryptomères et ginkgos, rasées à seul fin de punir un être aussi insignifiant que moi. » (Nothomb, 1999: 35).

La « mythologie fondatrice » des premières années de sa vie au Japon est remplie d'admiration pour une nature extraordinaire. Ainsi: « j'exultai d'admiration face aux grandes montagnes obscures, aux toits lourds et majestueux des maisons voisines, à la phosphorescence des fleurs de cerisier. » (Nothomb, 2000: 77) et « autour du Petit Lac Vert, les azalées explosèrent de fleurs. Comme si une étincelle avait mis le feu aux poudres, toute la montagne en fut contaminée. Je nageais désormais au milieu du rose vif. » (Nothomb, 2000: 51). En tant que jeune Japonaise, il est normal que Nothomb ait vénéré la nature, que les Japonais tiennent en général pour une divinité. Ils aiment imaginer que les éléments naturels tels que les montagnes, les rivières, les rochers et les plantes ont tous un esprit, et leur offrent donc prières et offrandes. Les Japonais utilisent des arbres à feuilles persistantes tels que les pins et les sakaki (*Cleyera japonica*) pour des cérémonies religieuses, car ces arbres sont supposés servir d'habitation aux dieux. Des produits marins (algues, poissons, coquillages) ainsi que des

légumes frais sont offerts aux divinités. Nothomb décrit aussi les arbres personnifiés, voire divinisés:

Le futatabi était un sanctuaire végétal. Même en vivant au cœur de la beauté, ce qui était mon cas, on ne pouvait qu'être subjugué par la superbe de cette nature arrangée. Les arbres semblaient conscients de leur prestige. (Nothomb, 2000: 84)

Le souvenir du vieux Japon est celui de la nature, qui est inaccessible comme les belles et nobles femmes japonaises. La nature et la femme, les deux symboles japonais de la beauté sont éphémères. Nothomb exprime aussi la vanité du sublime:

Si tu admires ta propre joliesse dans le miroir, que ce soit dans la peur et non dans le plaisir: car ta beauté ne t'apportera rien d'autre que la terreur de la perdre. (Nothomb, 1999: 96)

Les Japonais admirent les fleurs de cerisiers le soir, parce que l'obscurité du soir fait ressortir les fleurs blanches teintées de rose pâle, formant un tableau majestueux et élégant. Le moment le plus sublime est juste avant que les pétales ne tombent. C'est un spectacle mélancolique: les Japonais savent que juste après l'apogée, les fleurs perdent leurs pétales presque d'un coup, comme un sanglot soudain. La beauté japonaise est mystérieuse et inquiétante: elle a toujours un aspect effroyable ou triste. Périssable, elle donne l'illusion d'un instant que l'on ne peut jamais posséder. La beauté japonaise porte une ombre, que décrit l'auteure et qui la fascine.

3- Les personnages japonais (Samouraï)

Dans le roman *Stupeur et tremblements*, nous voyons Nothomb associer le monde des samouraïs à l'entreprise japonaise comme si le récit se déroulait au temps du Japon féodal. Cette association concerne surtout l'aspect héroïque et fataliste des samouraïs. Elle aime bien regarder les films de samouraïs: «j'ai toujours adoré cette formule qui correspond si bien au

jeu des acteurs dans les films de samouraïs, quand ils s'adressent à leur chef, la voix traumatisée par un respect surhumain. » (Nothomb, 1999: 172). Dans ce roman, l'auteure cite un film japonais: « j'avais adoré un film japonais qui s'appelait *Furyo* (Merry Christmas, Mister Lawrence). [...] peut-être à cause de mon très jeune âge d'alors, j'avais trouvé ce film d'Oshima particulièrement bouleversant, surtout les scènes de confrontation trouble entre les deux héros. » (Nothomb, 1999: 154). En effet, pour elle aussi la vie ressemble à un combat et une lutte qui ne se termine pas: « tout est combat: d'abord moi contre l'ennemi, c'est le premier combat. » (Amanieux, 2001). Son combat doit avoir du caractère:

Tout est une question de mise en forme. D'où l'importance cruciale du style. Le style, c'est la seule chose qui permet d'affronter l'ennemi. Si vous avez un ennemi en face de vous, et que vous n'avez pas appris les techniques de l'escrime, alors le combat sera tellement ridicule et moche, qu'il ne sera vraiment pas créateur. Mais, si vous avez trouvé le style, si vous avez appris seule ou avec d'autres – qu'est-ce que ça change – alors, au contraire, le combat va être formidablement créateur. (*Ibid*).

Les personnages dans son roman ont la couleur de certains traits du samouraï par leur aspect moral, social et martial. C'est le code du samouraï qui permet de respecter les autres guerriers et de garder son honneur intact. Par exemple, Nothomb remarque que la politesse des Japonais d'aujourd'hui provient du code de l'honneur du samouraï: « Selon la politesse nippone héritée des samouraïs, il n'est guère de bon ton de s'extasier devant la beauté d'un objet » (Lamasson, Alexandra, 1999) parce que cela oblige le possesseur de l'objet à offrir son trésor, ce qui est naturellement inélégant. Egaleme nt, il faut que le samouraï se détache de l'argent, des objets luxueux, qui pourraient l'attacher à la vie mondaine et empêcher sa concentration sur son apprentissage spirituel. La stagiaire de *Stupeur et tremblements* se comporte aussi comme un samouraï, prenant

l'air cérémonieux, fidèle et modeste. Elle subit comme un samouraï les pires sévices que lui inflige l'entreprise. Servir son maître est le seul but de la vie de samouraï. La narratrice éprouve un sentiment de sacrifice illimité vis-à-vis de Monsieur Tenshi, comme « le dévouement que tout Japonais doit à son chef. » (Nothomb, 1999: 39). Quand elle se démet de son poste et l'annonce à sa tortionnaire, Mademoiselle Mori, elle se montre aussi modeste que possible: « Je baissai la tête autant que possible, ce qui me confia une apparence d'humilité dont ma supérieure dût être satisfaite. » (Nothomb, 1999: 166).

Les armes japonaises ont aussi leur propre charme. Il y a diverses armes du samouraï auxquelles Nothomb fait allusion, telles le sabre et l'arc. Nous constatons à plusieurs reprises dans le roman la présence du sabre japonais, symbole de l'honneur et du courage. Un personnage a « une voix tranchante comme un sabre » (Nothomb, 1999: 63); la narratrice « crut qu'Omochi allait sortir un sabre caché entre deux bourrelets et lui [Mademoiselle Mori] tranche la tête » (Nothomb, 1999: 116); « j'assassinai le mois de février avec de grands gestes de samouraï. [...] puis je quittais les lieux du combat, l'air épuisé, avec des fiertés sobres de guerrier victorieux. » (Nothomb, 1999: 32). Le sabre japonais produit une impression de danger et d'efficacité, celle de pouvoir ôter sûrement la vie. Par contre il y a une autre arme, le Yumi, un arc qui est l'arme favorite du samouraï et qui évoque la beauté. Nothomb associe Mademoiselle Mori à l'arc parce qu'elle est svelte et gracieuse à ravir, ainsi que Yumimoto, l'une des plus grandes compagnies du monde entier: « Toujours, quand je repense à Fubuki, je revois l'arc nippon, plus grand qu'un homme. C'est pourquoi j'ai baptisé la compagnie « Yumimoto », c'est-à-dire « les choses de l'arc ». (Nothomb, 1999:13). Quand Mademoiselle Mori était petite, elle voulait devenir « championne de tir à l'arc » (Nothomb, 1999: 80) et Nothomb pense que cela lui va bien. Le samouraï est un homme d'honneur et ne peut perdre la face. Il doit obéir aux règles de l'étiquette que son rang lui impose et il ne faut pas salir le nom de ses ancêtres. Dans l'entreprise Yumimoto, la stagiaire essaie de garder

l'honneur avec cet esprit de samouraï: « démissionner, c'était perdre la face. Nettoyer des chiottes, aux yeux d'un Japonais, ce n'était pas honorable, mais ce n'était pas perdre la face. [...] Je me conduirais comme une Nippone l'eût fait. » (Nothomb, 1999: 133) et Nothomb ajoute encore: « Je partais du principe que les salariés de Yumimoto seraient reconnaissants de me voir l'adopter pour les aider à ne pas perdre la face. » (Nothomb, 1999: 165). Avec l'interdiction de parler japonais à son travail, Nothomb va donner sa démission. Mais c'est l'honneur de son père et le sien qui la retient: « j'en ai parlé à mon père au téléphone qui m'a dit: « Ecoute, tu as signé pour un an. Pour moi, reste. Dis-toi bien aussi qu'à leurs yeux, tu perdrais la face. » (Amitieux, 2001).

Pour préserver son honneur, un samouraï doit se faire *seppuku* (*harakiri*) s'il arrive malheur à son maître, à sa famille, ou s'il commet une faute grave. Le *seppuku* est un privilège pour le samouraï, qui lui permet de finir sa vie honorablement. Aujourd'hui, le suicide est plus fréquent au Japon que dans d'autres pays, à cause de l'influence de cette culture du *seppuku*. Il est pardonnable:

Je ne suis pas sûre que j'aurai le courage d'y aller (au Japon).
 Imaginez que la véritable Fubuki Mori qui a réellement existé vienne
 me voir dans une de ces séances de signature comme il peut y en avoir
 dans les librairies et vienne se poster en face de moi avec le bouquin,
 mais imaginez un petit peu ma réaction? Qu'est-ce qu'il me reste à
 faire, seppuku? (Charrette, 1999).

En 1997, dans un entretien avec le magazine *Libération*, la romancière parle de l'existence d'une personne adverse à l'intérieur de chacun: « Tout le monde a un ennemi à l'intérieur de soi. » Elle doit combattre contre la voix constante de cet ennemi. « L'ennemi intérieur je n'ai pas toujours eu: il est né en moi quand j'avais douze ans et demi [...] l'ennemi intérieur qui est en fait la culpabilité. Je suis quelqu'un d'absolument rongée par la culpabilité. » Pour survivre, elle doit combattre son ennemi intérieur. Pour elle, le combat

équivalait à l'écriture et le sabre est le stylo. Elle déroule un combat élégant, comme dans le film du samouraï.

4- Les mœurs japonaises

Grâce à Patrick Nothomb, son père, elle apprend les mœurs japonaises, par exemple, l'idée de la « dette japonaise » (Nothomb, 2000: 68) que nous voyons dans *Métaphysique des tubes*. Elle précise qu'au Japon, il vaut mieux être celui qui donne un présent que celui qui le reçoit, pour ne pas avoir de dette. Elle raconte l'anecdote suivante:

Quand mon père est arrivé au Japon, il n'était pas encore au courant des mœurs japonaises. Il se trouva alors chez un vieux maître, collectionneur de très vieilles pierres. Mon père voit un de ses magnifiques galets polis par les eaux, et s'exclame: cette pierre est la plus belle! Aussitôt, le vieux maître l'offre à mon père. Il était alors escorté par son interprète japonaise, car il n'avait pas encore appris la langue. Après leur départ, elle lui dit: le vieux maître a été forcé de vous offrir la pièce maîtresse de la collection simplement parce que vous l'avez complimenté. Votre comportement était très grossier. Il ne faut pas admirer trop bruyamment, cela équivalait à obliger l'autre à vous offrir son trésor. (Amanieux, 2005: 40).

Dans *Métaphysique des tubes*, quand la jeune Nothomb risque de se noyer dans la mer, des Japonais la regardent mourir sans intervenir uniquement pour ne pas lui imposer d'obligation. Elle interprète la culture nipponne à travers les expériences de son père qui la lui relate. Selon l'écrivaine, au Japon, « les rapports humains {...} sont extrêmement stylisés, avec des affrontements verbaux plus ou moins ritualisés. » (Amanieux, 2005: 45).

Nous trouvons ce rapport stylisé dans *Stupeur et tremblements*, là où la narratrice donne sa démission à ses supérieurs parce qu'elle n'a aucun intérêt à renouveler son poste de nettoyage des toilettes du quarante-quatrième

étage et qu'elle ne recherche pas la reconnaissance de ses supérieurs, auteurs des mauvais traitements dont elle est victime pendant un an. En même temps elle reçoit une consigne de son père, ambassadeur à Tokyo.

Il ne fallait en aucun cas que cette affaire ternisse les bonnes relations entre la Belgique et le pays du soleil levant. Il ne fallait donc pas laisser entendre qu'UN Nippon de l'entreprise se serait mal conduit envers moi. Les seuls motifs que j'aurais le droit d'invoquer – car j'aurais à expliquer les raisons pour lesquelles je quittais un poste aussi avantageux – seraient des arguments énoncés à la première personne du singulier. (Nothomb, 2000: 165).

La narratrice suit cette consigne. Elle présente sa démission à chaque échelon hiérarchique d'après la tradition et elle décrit cette situation d'une manière surréaliste. « La compagnie Yumimoto m'a donné de grandes et multiples occasions de faire mes preuves. Je lui en serais éternellement reconnaissante. Hélas, je n'ai pas pu me montrer à la hauteur de l'honneur qui m'était accordé. » (Nothomb, 2000: 167).

Le cœur blessé, elle affiche son respect apparent pour les mœurs japonaises afin de garder de bonnes relations entre la Belgique et le Japon. On la considère alors comme une vraie diplomate, qui même dans d'autres circonstances demeure polie, par exemple lorsque certains présentateurs de télévision se montrent désagréables. Nothomb dit à Dhondt Damien pour *Science-Fiction-Magazine*: « Je me suis montrée la plus polie possible, je suis extrêmement japonaise, mais ma façon d'être extrêmement polie avec eux était de souligner combien ils étaient impolis. La télévision est à chaque fois une épreuve. »

D'après Patrick Nothomb, le Japon influence sa fille: « il y a quelque chose de japonais dans son attitude, sa grande politesse qui n'est pas seulement diplomatique. On dirait une Japonaise moderne qui n'a pas froid aux yeux. J'ai rencontré là-bas des jeunes filles comme elle. » (Zumkir, 2003: 133). Pour Patrick et Amélie Nothomb, le Japon n'est pas seulement un pays de diplomatie. Ils se sentent tous deux dévoués à ce pays pour lequel

ils éprouvent un amour fort et sincère. Ils cherchent à pénétrer au fond de la société pour y trouver leur place.

5- La province japonaise: le Kansai

« Je ne suis pas à Tokyo, je suis née dans le beau Japon. Je suis née dans la montagne, dans une maison japonaise: autour de moi tout était beau... et cela me paraissait naturel, que tout soit beau. » (Bainbrigge, Toonder, 2003: 204). Nothomb a été heureuse durant son enfance au Kansai, région située au centre de l'île principale du Japon. Le seul lieu du Japon que Nothomb nomme dans son roman est le village de Shukugawa, au cœur des montagnes du Kansai. Pour elle, le Kansai est l'image du « bon Japon ». Elle a un attachement fort à cette région sur laquelle elle s'exprime avec émotion:

C'était là, aussi, que battait mon cœur depuis ce jour où, à l'âge de cinq ans, j'avais quitté les montagnes nippones pour le désert chinois. Ce premier exil m'avait tant marquée que je me sentais capable de tout accepter afin d'être réincorporée à ce pays dont je m'étais si longtemps crue originaire. (Nothomb, 1999: 27)

Le Kansai, à la forte culture traditionnelle, est marqué par la quête de la beauté et de la sensibilité. Deux des capitales successives du Japon, Nara (autrefois Heijo-Kyo, de 710 à 784), et Kyoto (autrefois Heian-Kyo, de 794 à 1868) sont toutes deux situées au Kansai. Cette région était le centre de la politique, de l'économie et de la culture du pays. Les trois genres du théâtre traditionnel, le nô (théâtre aristocratique), le kabuki (théâtre populaire) et le bunraku (théâtre de marionnettes) sont respectivement nés dans cette région.

La culture riche, la proximité du port international de Kobé et d'Osaka, deuxième localité urbaine du Japon, et le paysage fleurissant au pied des montagnes entourant Kobé sont des raisons qui rendent le village de Shukugawa si attirants. Shukugawa a un quartier résidentiel luxueux, apprécié par les étrangers, notamment les familles de diplomates et d'expatriés aisés. A cause de son environnement paisible et typiquement japonais comprenant

les montagnes, les lacs, les rivières, les fameuses promenades de cerisier et de pins, beaucoup d'étrangers s'installent à Shukugawa à partir des années cinquante.

Le Kansai a un dialecte unique qui a sa propre prononciation, sa grammaire et son vocabulaire, souvent associés à la comédie. Les comédiens du Kansai ont généralement du succès, parce que le public japonais trouve leur façon de parler amusante, même lorsqu'ils parlent de sujets sérieux. En plus, les habitants du Kansai ont davantage le sens de l'humour que la moyenne des Tokyoïtes. Cet aspect du dialecte évoque le style de Nothomb, qui est clair, direct, parfois familier et souvent comique. Le comique d'Amélie Nothomb repose dans la majorité des situations sur un « décalage perpétuel » (Narjoux, 2004,73), sur le sens contraire de ce qu'on énonce. L'écart est une source fondamentale du registre comique: c'est ainsi que Nothomb se retrouve en « avanceuse-tourneuse de calendriers » (Nothomb, 1999, 31), mettant totalement de côté ses compétences linguistiques, son niveau d'étude ou bien son statut social de fille d'ambassadeur; un autre exemple est Fubuki, l'incarnation de la beauté parfaite et du raffinement qui tient « la brosse à chiottes » dans ses mains: « Déjà, je n'aurais jamais pu imaginer qu'il me serait donné de voir cette déesse tenir un tel instrument. » (Nothomb, 1999, 130).

« Je n'essaie jamais d'être drôle. » (Bainbrigge, Toonder, 2003: 186) dit Nothomb, qui nie jouer la comédie ou forcer son caractère. Ce comique naturel ressemble à celui des gens du Kansai. Les comédiens du Kansai racontent des épisodes d'échec ou, au contraire, de succès exagérés qui sont contradictoires. Ceci rassure les spectateurs et les incite à rire. Nothomb emploie parfois une technique similaire. Fille d'ambassadeur belge et de bonne famille, Nothomb pourrait être plus classique et rigoureuse. Toutefois, elle n'a jamais peur de perdre sa dignité. Elle raconte ses difficultés, avec exagération et légèreté: « Passer de Dieu à Dame Pipi c'est vrai que c'est vraiment le grand écart. Je pense que je l'ai vécu de la seule façon possible, c'est-à-dire avec humour. » (*Ibid*). Elle invite les lecteurs à partager ses

expériences ou ses pensées avec grand plaisir: « Je crois que l'humour, c'est un regard spécial, une distance spéciale [...] un regard neuf, sans aucun préjugé, mais en même temps distant, posé sur la chose. » (Bainbrigge, Toonder, 2003: 186). Dans *Stupeur et tremblements* surtout, elle prend de la distance par rapport à son échec, selon le principe des comédiens du Kansai, ce qui intrigue et fascine ses lecteurs.

Nothomb est bien originaire du Kansai par ses goûts culinaires. Elle a découvert deux plats japonais, grâce à sa chère gouvernante, Nishio-san: « l'okonomiyaki (crêpe au chou, aux crevettes et au gingembre) et le riz au tsukemono (légume conservé dans la saumure) étaient autrement alléchants que les carrés de viande aux carottes bouillies. » (Nothomb, 2000: 56). Ces deux plats sont typiques et fréquents au Kansai. Quand Nothomb comprend que Mademoiselle Mori est de cette même région, apprécie la même nourriture et parle le même dialecte, elle ressent une forte affection et un esprit de camaraderie pour cette dernière.

Elle (Mademoiselle Mori) me parla de son enfance dans le Kansai. Je lui parlai de la mienne qui avait commencé dans la même province, non loin de Nara, au village de Shukugawa, près du mont Kabuto — l'évocation de ces lieux mythologiques me mettait les larmes aux yeux. (Nothomb, 1999: 26)

Nous pouvons ainsi dire qu'en effet, Nothomb se sent non seulement japonaise, mais aussi et surtout une vraie enfant du Kansai.

Conclusion

Amélie Nothomb, écrivaine belge, se présente comme une enfant du pays du soleil levant. Pour étudier cette situation inédite, nous nous sommes basées sur l'étude de cinq images nippones dans deux œuvres d'Amélie Nothomb. Nous avons constaté que la romancière nous livre une image complexe du Japon. D'un côté elle nous décrit son enfance idyllique et son éveil identitaire lié au plaisir dans *Métaphysique des tubes* où elle parle du Japon comme d'un pays paradisiaque. Décrire le Japon, c'est flatter sa magnificence et sa splendeur, c'est regarde[r] [...] amoureuxment vers une essence orientale »

(Barthes, 2007: 11). D'un autre côté dans *Stupeur et tremblements*, Nothomb critique la société japonaise sur son manque de critique objective et son aspect incohérent. Sa critique est basée sur les caractéristiques spécifiques de l'art de vivre à la japonaise comme l'inhumaine politesse forcée, parfois hypocrite, et le travail qui transforme l'existence en esclavage. Ces deux romans nous décrivent « le conflit entre la réalité moderne et les hautes valeurs ancestrales nippones. » (Pantkowska, 2000: 189). L'auteure nous décrit la marginalité de la femme japonaise dans une société fortement machiste et soumise à des règles de conduite auxquelles elle doit répondre comme un samouraï qui accepte son destin sans révolte. L'image de la femme japonaise qui en ressort est assez dure et parfois humiliante.

Amélie Nothomb décrit les convergences et les divergences culturelles entre l'Orient et l'Occident qui mènent parfois à des malentendus et des confrontations sérieuses. L'interface culturelle est un sujet qui est toujours d'actualité. Le lecteur en lisant ce roman va au - delà de la Belgique et du Japon. Dans ce roman il n'y a pas de Mal et du Bien. Chacun pense avoir raison et agir pour le bien de la société. C'est l'ignorance que les protagonistes ont de la culture de l'autre qui a mené la chute de la narratrice malgré sa bonne volonté. Les thèmes abordés dans ce roman sont également d'actualité. La condition de la femme japonaise, le couple, la hiérarchie machiste, la peur de l'Occident, le traditionalisme exacerbé, le manque de dialogue entre les cultures et beaucoup d'autres thèmes, peuvent s'appliquer à d'autres cultures, d'autres pays et d'autres époques. Cependant derrière ce conflit apparent dans les romans de Nothomb sur le Japon, circule « l'idée de la compréhension mutuelle, le respect d'Autrui » (Tôth, 2010: 90). L'auteure nous invite à la tolérance et à l'écoute du système idéologique, esthétique, politique et culturel des autres.

Bibliographie

Amanieux, Laureline (2005), *Amélie Nothomb: l'éternelle affamée*, Paris, Albin Michel.

-
- (27/4/2001), interview d'Amélie Nothomb, consultable à l'adresse <http://nothomb.amelie.online.fr/fr/membres.lycos.fr/fenrir/nothomb/laureline.htm>
- Bainbrigge, Susan, Den Toonder, Jeanette (2003), *Amélie Nothomb, Authorship, Identity and Narrative Practice*, New York, Peter Lang.
- Barthes, Roland, (2007), *L'Empire des signes*, Paris, Seuil.
- Charrette, Christiane. (11/1999), Entretien avec Amélie Nothomb, *Radio Canada*, consultable à l'adresse: <http://nothomb.amelie.online.fr/fr/membres.lycos.fr/fenrir/nothomb/chricharette.htm>.
- Dhondt, Damien, (3/10/2005), Entretien avec Amélie Nothomb, *Science-Fiction-Magazine* consultable à l'adresse: <http://www.sfmag.net/spip.php?article3051>
- Journo, Nathalie, interview d'Amélie Nothomb (9/10/1997) consultable à l'adresse https://www.liberation.fr/portrait/1997/10/09/quasi-modeste_219014
- Lamasson, Alexandra, (11/02/ 1999), « Amélie Nothomb: L'enfant de Kobé, » *L'Express*.
- Nothomb, Amélie, (2000), *La métaphysique des tubes*, Paris, Albin Michel.
- Nothomb, Amélie, (1999), *Stupeur et tremblements*. Paris, Albin Michel.
- Pageaux, Daniel-Henri, (1995), « Recherche sur l'imagologie: de l'Histoire culturelle à la Poétique », *Revista de Filología Francesa*, 8. Servicio de Publicaciones. Univ. Complutense, Madrid, pp.135-160. consultable en ligne à l'adresse: <https://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/download/.../34104>
- Pantkowska, Agnieszka, (2000), « L'Autre comme un Autre ou comme le Même. Le dialectique de l'altérité et de la mêmeté dans *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb », *Francofonía* (11323310)- 2000, n° 9, pp.187-204. Consultable à l'adresse: <http://hdl.handle.net/10498/8258>
- Tôth, Ferenc, (2010), *Le Japon et l'œuvre romanesque d'Amélie Nothomb*, Paris, Editions Universitaires Européennes EVEDEZ.
- Zumkir, Michel, (2003), *Amélie Nothomb de A à Z. Portrait d'un monstre littéraire*, Bruxelles, Le Grand Miroir.